

Jaume I^{er} le Conquérant

Le Livre des Faits



lettres gothiques



LE LIVRE DES FAITS

Collection « *Lettres gothiques* »

Abélard et Héloïse : LETTRES
Adam de la Halle : ŒUVRES COMPLÈTES
Alexandre de Paris : LE ROMAN D'ALEXANDRE
Antoine de La Sale : JEHAN DE SAINTRE
Benoît de Sainte-Maure : LE ROMAN DE TROIE
Boèce : LA CONSOLATION DE PHILOSOPHIE
Charles d'Orléans : BALLADES ET RONDEAUX
Chrétien de Troyes : ÉREC ET ÉNIDE, CLIGÈS, LE CHEVALIER AU LION,
LE CHEVALIER DE LA CHARRETTE, LE CONTE DU GRAAL
Christine de Pizan : LE CHEMIN DE LONGUE ÉTUDE
Eustache Deschamps : ANTHOLOGIE
Guillaume de Degueville :
LE LIVRE DU PÉLERIN DE VIE HUMAINE
François Villon : POÉSIES COMPLÈTES
Guillaume de Lorris et Jean de Meun : LE ROMAN DE LA ROSE
Guillaume de Machaut : LE LIVRE DU VOIR DIT
Jean d'Arras : LE ROMAN DE MÉLUSINE
Jean Froissart : CHRONIQUES (livres I et II, livres III et IV)
Joinville : VIE DE SAINT LOUIS
Louis XI : LETTRES CHOISIES
Marco Polo : LA DESCRIPTION DU MONDE
Marie de France : LAIS
Philippe de Commines : MÉMOIRES
René d'Anjou : LE LIVRE DU CŒUR D'AMOUR ÉPRIS
Rutebeuf : ŒUVRES COMPLÈTES

BAUDOUIN DE FLANDRE

BEOWULF

LA CHANSON DE LA CROISADE ALBIGEOISE

LA CHANSON DE GIRART DE ROUSSILLON

LA CHANSON DE GUILLAUME

LA CHANSON DE ROLAND

CHANSONS DES TROUVÈRES

CHRONIQUE DITE DE JEAN DE VENETTE

LE CYCLE DE GUILLAUME D'ORANGE

FABLIAUX ÉROTIQUES

FLAMENCA

LE HAUT LIVRE DU GRAAL

LETTRES D'AMOUR DU MOYEN ÂGE

JOURNAL D'UN BOURGEOIS DE PARIS

LANCELOT DU LAC (t. 1 et 2), LA FAUSSE GUENIÈVRE (t. 3), LE VAL DES AMANTS
INFIDÈLES (t. 4), L'ENLÈVEMENT DE GUENIÈVRE (t. 5)

LE LIVRE DE L'ÉCHELLE DE MAHOMET

LE MESNAGIER DE PARIS

LA MORT DU ROI ARTHUR

MYSTÈRE DU SIÈGE D'ORLÉANS

NOUVELLES COURTOISES

PARTONOPEU DE BLOIS

POÉSIE LYRIQUE LATINE DU MOYEN ÂGE

PREMIÈRE CONTINUATION DE PERCEVAL

LA QUÊTE DU SAINT GRAAL

RAOUL DE CAMBRAI

LE ROMAN D'APOLLONIUS DE TYR

LE ROMAN D'ENEAS

LE ROMAN DE FAUVEL

LE ROMAN DE RENART

LE ROMAN DE THÈBES

TRISTAN ET ISEUT (Les poèmes français ; La saga norroise)

LETTRES GOTHIQUES

JAUME I^{er} LE CONQUÉRANT

Le Livre des Faits

ÉDITION, TRADUCTION, PRÉSENTATION ET NOTES
D'AGNÈS ET ROBERT VINAS

LE LIVRE DE POCHE

Robert Vinas, historien médiéviste, et Agnès Cavenel-Vinas, agrégée de lettres classiques, se sont spécialisés dans l'étude des chroniques catalanes des XIII^e et XIV^e siècles, en particulier celles du roi Jaume I^{er} le Conquérant, de Bernat Desclot et de Ramon Muntaner. Ils ont publié conjointement plusieurs ouvrages consacrés à l'histoire médiévale de la Catalogne, en particulier *La Conquête de Majorque* (2004), *Le Livre des Faits de Jaume le Conquérant* (2007), *La Compagnie catalane en Orient* (2012), également édités en catalan, et *La Croisade de 1285 en Roussillon et en Catalogne* (2015).

Couverture :

*Le roi Jacques I^{er} d'Aragon, partant à la chasse
dans les environs de Montpellier*, Montpellier, vers 1260,
peinture à la détrempe sur panneau de bois 25,8 cm × 43 cm.
Inv 835.2.5, collections de la Société archéologique de Montpellier.
Livre publié par Laurent Deguara,
Jacques le Conquérant, roi d'Aragon et Montpellier sa ville natale,
Éditeur : Société Archéologique de Montpellier, 2008, p. 19.

PRÉFACE

On dit parfois que l'autobiographie naît avec Jean-Jacques Rousseau. En voici une qui remonte au XIII^e siècle. On croit parfois qu'un roi se soucie peu d'être écrivain. L'auteur de cette autobiographie est un roi, et quel roi ! Jaume I^{er} d'Aragon, à la vie tumultueuse, guerrière et audacieuse, conquérant de Majorque, conquérant de Valence : Jaume le Conquérant.

Sa langue était le catalan. La collection Lettres gothiques se fait gloire de donner à lire des œuvres littéraires du Moyen Âge dans leur langue originale accompagnée en regard d'une traduction en français moderne : elle l'a fait pour des textes en ancien français, en ancienne langue d'oc, en latin et même en vieil anglais. Cette fois, on ne trouvera dans ce volume que la traduction française du *Livre des Faits* du roi Jaume I^{er}, sans l'original catalan. Les impératifs éditoriaux de nature toute pratique qui ont imposé ce choix ne doivent pas faire oublier que le catalan est une des grandes langues littéraires du Moyen Âge. Après avoir d'abord composé dans la langue d'oc linguistiquement et géographiquement très proche, les poètes l'illustrent à partir, à peu près, de l'époque où le roi Jaume écrit ses mémoires. D'autres grandes chroniques suivront la sienne. Le prodigieux Ramon Llull, fils d'un compagnon de Jaume lors de la conquête de Majorque, quand il abandonne le latin pour la langue vernaculaire, écrit en catalan. Le roman de *Tirant le Blanc* de Joanot Martorell est aujourd'hui traduit dans le monde entier. Certains pas-

sages du « chansonnier » d'Ausiàs March sont au nombre des plus beaux poèmes qui soient.

Cependant, en la circonstance qui nous occupe, la traduction d'Agnès et de Robert Vinas est si soignée, si exacte et l'appareil critique dont ils l'entourent est si scrupuleux, que l'absence du texte catalan est, à dire le vrai, beaucoup moins regrettable qu'on pourrait le craindre.

Il faut dire qu'Agnès et Robert Vinas consacrent depuis des années tous leurs efforts et tout leur talent à faire connaître Jaume I^{er}, son temps, et plus largement l'histoire et les lettres catalanes de cette époque. Nul ne sait mieux qu'eux nous les restituer de façon savante et vivante. *Le Livre des Faits*, en soi passionnant, le devient plus encore, tant ils savent le présenter et l'expliquer avec passion.

Une œuvre unique, disions-nous : une autobiographie en un temps où elles sont rares, l'autobiographie d'un roi, alors que les rois écrivent peu, et d'un roi dont la vie a été aussi passionnante que le règne a été important. Reste la question toujours posée dans un cas de ce genre. Le roi Jaume est-il vraiment l'auteur de ses mémoires ? Question difficile à une époque où les conditions de rédaction et la définition même de l'auteur sont différentes de celles que nous connaissons. Cette question, on s'en doute, a donné lieu à des débats passionnés qu'Agnès et Robert Vinas résument parfaitement. Elle est aujourd'hui tranchée, en particulier grâce à Josep Maria Pujol et au grand savant qu'est Stefano Asperti : *Le Livre des Faits* est bien l'œuvre du roi Jaume. C'est sa voix qu'entendra le lecteur qui va se plonger dans ce livre.

Michel ZINK
de l'Académie française

INTRODUCTION

Alors que les chroniques médiévales de Clari, Villehardouin, Joinville ou Commines sont depuis longtemps connues des universitaires français et d'un public plus large, force est de constater que leurs cousines catalanes sont encore à peu près totalement ignorées en France.

Le Moyen Âge catalan nous a pourtant légué lui aussi, sous le titre générique des *Quatre grandes chroniques*, quatre œuvres fondamentales, considérées au-delà des Pyrénées comme les quatre piliers d'une littérature encore naissante, élaborées en un siècle, entre le troisième quart du XIII^e siècle et le troisième quart du XIV^e : *Le Livre des Faits* du roi Jaume I^{er} le Conquérant (avant 1276), les *Chroniques* de Bernat Desclot (1285-1290) et de Ramon Muntaner (1320-1325), et enfin la *Chronique* du roi Pere IV le Cérémonieux (v. 1350-v.1385). Outre leur intérêt historique majeur, elles constituent un moment essentiel de l'évolution de la langue catalane.

De ces quatre monuments, le *Livre des Faits* du roi Jaume est le plus susceptible d'intéresser le public français, ne serait-ce que parce que son protagoniste est l'exact contemporain (et rival) de Louis IX, et qu'il a joué un rôle majeur dans l'histoire du Midi, souverain à Montpellier et à Perpignan autant qu'à Barcelone, Lleida et Saragosse, pendant un long règne couvrant les trois premiers quarts du XIII^e siècle. Mais c'est aussi le texte le plus original, dont le genre est le plus difficile à caractéri-

ser : son auteur, le roi Jaume lui-même, conduit son récit à la première personne, allant son chemin dans une langue archaïque fortement marquée par l'oralité, cauchemar du traducteur, mais avec un étonnant sens de la narration, de la mise en scène, de l'humour pince-sans-rire, entre naïveté et roublardise, toutes caractéristiques liées à la personnalité complexe d'un roi chevalier autant que fin politique, chrétien fervent mais pécheur invétéré, et surtout *illiteratus* terriblement doué...

1. Le contexte historique

À la naissance de Jaume, dans la nuit du 1^{er} au 2 février 1208, son père Pere *le Catholique* est roi d'Aragon, comte de Barcelone et seigneur de Montpellier. L'entité politique sur laquelle il règne est de formation relativement récente : elle s'est constituée en 1137, lorsque le roi d'Aragon Ramiro II a marié sa fille et unique héritière, Peronella (Pétronille), au comte de Barcelone Ramon Berenger IV, l'arrière-grand-père de Jaume. Dès lors, Aragon et Catalogne se sont alliés dans le cadre d'une union dynastique pactée, au sein de laquelle chaque entité maintient son identité et son intégrité territoriale, sa langue, son économie propre, ses lois (*fueros* d'Aragon et *usatges* de Barcelone) et ses institutions. Seul le comte-roi est commun aux deux, mais sa titulature varie : ainsi le père de Jaume est-il Pere II roi d'Aragon, mais Pere I^{er} comte de Barcelone...

Ce qui change peu à peu, après l'union de 1137 et durant tout le reste du XII^e siècle, ce sont les limites géographiques non pas tant de l'Aragon, territoire enclavé, que celles de la Catalogne, terre de marins et de marchands, ouverte sur la Méditerranée et tentant d'agrandir son territoire vers le nord et le sud. Au sud, Tortosa est prise aux Sarrasins almoravides en 1148 ; au nord, le Roussillon est absorbé en 1172, lorsque Girard II lègue

son comté à Alfons II d'Aragon, de sorte qu'à la naissance de Jaume, l'espace géographique propre à la Catalogne se définit entre Salses en Roussillon, la rivière Cinca qui marque la frontière avec l'Aragon, et Tortosa, au contact des terres musulmanes.

Par ailleurs, les comtes-rois ont aussi d'importants intérêts plus au nord : ils ont acquis le comté de Provence en 1131, sont suzerains de nombreux barons languedociens, et Pere II est seigneur de Montpellier depuis son mariage en 1204 avec Marie de Montpellier, la mère de Jaume. La croisade des albigeois met un terme à cette expansion lorsqu'en 1213 le bouillant Pere *le Catholique* meurt pendant la bataille de Muret livrée, avec les comtes de Toulouse, de Foix et de Comminges, contre les troupes de Simon de Montfort.

À la mort de son père, l'héritier du trône, Jaume, est un enfant de cinq ans, confié depuis sa plus tendre enfance à la protection de Simon de Montfort, mais menacé à présent de rester otage loin de ses sujets. Après l'intervention ferme du pape Innocent III et une éducation spartiate chez les Templiers de Montsó, il connaît une minorité difficile, dans un royaume ruiné par les dépenses de son père, déchiré par les intrigues ambitieuses des grands barons catalans et aragonais, soumis à tous les groupes de pression possibles, y compris celui des marchands barcelonais qui plaident pour une intervention contre le nid de pirates que constituent les Baléares musulmanes.

Tels sont les combats que va devoir livrer le jeune roi, dont la formation s'effectue d'abord de manière empirique, échec après échec, puis succès après succès : conquête politique de son indépendance personnelle, puis conquêtes militaires successives sur les Almohades (ou *Reconquista*), intimement associées à l'idée de « croisade ». Par ailleurs, sous l'influence de juristes formés à Bologne, en particulier l'éminent Ramon de Penyafort (1185-1275), il tente peu à peu, comme ses contemporains



Fig. 1 : La péninsule Ibérique en 1212



Fig. 2 : La péninsule Ibérique en 1276

Louis IX de France (1214-1270) et Alfonso X de Castille (1221-1284), d'imposer une certaine conception de la régularité à de grands vassaux toujours turbulents et à des sujets attachés à leurs droits et libertés individuels.

À sa mort en 1276, après un règne de plus de soixante ans, Jaume I^{er} est devenu *le Conquérant*, roi d'Aragon, de Majorque et de Valence, comte de Barcelone et d'Urgell, et seigneur de Montpellier. Il a conquis Murcie pour son gendre Alfonso X de Castille, auquel il peut à juste titre donner des conseils éclairés en matière de gouvernance. C'est cette trajectoire remarquable que raconte le *Livre des Faits*.

2. Une œuvre inclassable

Même si ce *Livre des Faits* constitue le « premier pilier » des *Quatre grandes chroniques* catalanes, depuis que l'arrière-arrière-petit-fils de Jaume, le roi Pere IV *le Cérémonieux* (1319-1387), l'a ainsi désigné¹, ce texte est loin de présenter toutes les caractéristiques d'un genre historiographique canonique. Relevant tout autant du genre mémoriel, il affiche une intention clairement idéologique. Récit d'actes guerriers, mais sans le registre et les visées de la chanson de geste, il constitue une sorte d'hapax littéraire, qui doit tout aux qualités propres de son auteur.

Une œuvre historique ?

À la différence des annales, élaborées en Catalogne dans le monastère de Santa Maria de Ripoll à partir du XI^e siècle, et des chroniques catalanes qui lui succéderont,

1. « Ce dimanche, à l'heure du premier sommeil, je n'étais pas encore couché et je lisais le *Livre* ou *Chronique* du seigneur roi Jaume, mon arrière-arrière-grand-père » (*Chronique* de Pere IV *le Cérémonieux*, III, 93).

Jaume ne manifeste le souci ni des dates (la seule qu'il mentionne au § 289 est fautive) ni d'une certaine continuité temporelle dans la présentation des événements. Ses références chronologiques sont toujours relatives (« le lendemain », « après l'hiver », etc.), il effectue des regroupements dans les relations de ses trois voyages à Majorque (§ 108-124), et surtout il s'autorise des ellipses souvent importantes : ainsi, les six années cruciales pour les relations franco-aragonaises de 1258-1264 sont-elles éludées par un bien vague « plus tard » au début du § 378. La perspective diachronique ne lui impose donc ni linéarité ni exhaustivité.

D'autre part, le *Livre des Faits* se démarque, par son amplitude spatio-temporelle moyenne, d'une somme comme le *De Rebus Hispaniae* ou *Historia Gothica*, de Rodrigo Jiménes de Rada, évêque de Tolède (1243), une histoire universelle castillane remontant aux origines du peuplement de toute la péninsule Ibérique, ou des *Gesta comitum barchinonensium* ou *Geste des comtes de Barcelone* (première version en latin à la fin du XII^e siècle puis prolongations successives au XIII^e siècle, en latin puis en catalan) : il ne s'agit pas pour Jaume de remonter très haut dans les siècles passés, ni de reconstituer une généalogie valorisant la totalité de la dynastie des comtes de Barcelone, devenus rois d'Aragon, à laquelle il appartient. À l'exclusion de la petite analepse des § 2-4, destinée à expliciter les circonstances antérieures à sa naissance, le *Livre* constitue la biographie complète d'un seul personnage jusqu'à sa mort (§ 566).

Pour justifier cette dénomination de « livre » par laquelle Jaume désigne régulièrement son œuvre, nous pourrions nous appuyer sur une définition formulée par Élisabeth Gaucher : « Ce mot désigne un texte que l'ancienneté, ou la signature, rend digne de foi et apte à fonctionner comme *auctoritas*. Utilisé en priorité à propos de la Bible, il véhicule la notion de vérité ainsi que la

conception sacralisée du livre, toutes deux corroborées par l'usage du latin¹. » La présence du mot *livre* pour désigner un texte profane, français ou catalan, pourrait donc indiquer que l'auteur revendique désormais pour lui-même l'*auctoritas* qui était jusqu'à présent réservée aux œuvres sacrées ou antiques.

Une autobiographie ?

Ce déplacement de l'*auctoritas* dans le *Livre des Faits* est attesté dès le Prologue par la coexistence inédite des marques formelles d'une écriture cléricale traditionnelle et d'une énonciation de type autobiographique au contraire tout à fait originale.

Références bibliques et citations latines plus ou moins correctement référencées² sont en effet conformes aux textes liminaires médiévaux, produits par des clercs et fondés sur une autorité reconnue, attestant la véracité des faits rapportés.

Mais outre le fait que ce texte très rhétorique est écrit en catalan, langue vernaculaire, et non pas en latin, son énonciation elle aussi produit un contraste, puisqu'elle nous renvoie à la définition de l'autobiographie par Philippe Lejeune : « Récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité³. » La première partie de cette définition signale une identité de l'auteur, du narrateur et du personnage, qui caractérise bien le texte qui nous concerne. Voici par exemple la dernière phrase de ce Prologue : « Et pour que les hommes connaissent et

1. Élisabeth Gaucher, *La Biographie chevaleresque, Typologie d'un genre (XIII^e-XV^e siècle)*, Paris, Champion, 1994, p. 59.

2. Pujol 2001.

3. Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 14.

sachent, quand j'aurai quitté cette vie mortelle, ce que j'aurai *fait* [personnage] avec l'aide du Seigneur tout-puissant en qui est la vraie Trinité, j'ai laissé ce *livre* [auteur] pour mémoire à ceux qui voudront *entendre* les faveurs [narrateur/auditeurs] que Notre-Seigneur m'a accordées. »

Dans ce cas, le recours à la première personne indique que la légitimité du récit n'est plus à chercher dans des sources extérieures, mais dans la mémoire personnelle de l'auteur, ce qui n'exclut pas, bien entendu, qu'il recoure sur des points précis aux sources factuelles conservées dans la chancellerie royale. Mais la composition est « monodique », en ce sens qu'elle ne fait entendre qu'une voix, celle d'un narrateur omniprésent, dans une subjectivité littéraire totalement assumée¹. C'est la personnalité de l'auteur/narrateur/personnage, une figure royale reconnue pour ses actes (ce que le Moyen Âge appelle des (hauts) *faits*, *gesta* en latin, et pour la trace à la fois politique et militaire qu'il va laisser dans l'Histoire, qui lui donne le *droit* de témoigner de ce qu'il a accompli dans le temps de sa vie².

Mais cette dimension publique nous éloigne de la définition de Philippe Lejeune en ce sens que le *Livre* n'est pas composé comme une enquête sur une « vie individuelle » et sur « l'histoire d'une personnalité », et n'a pas pour enjeu principal de mesurer l'écart entre ce qu'était le personnage au début de sa vie et ce qu'il est devenu au moment où il revient sur la totalité de son parcours. Certes, le *Livre* raconte comment le jeune Jaume, jeté dans la vie, a dû se forger une autonomie par la vertu de l'expérience, puis comment le roi, confronté à des oppositions toujours

1. Sur cette notion d'écriture monodique, voir Michel Zink et son étude du *De vita sua* de Guibert de Nogent, dans *La Subjectivité littéraire*, Paris, PUF écriture, 1985, en particulier p. 181.

2. Aurell 2012, pp. 155 sqq.

renaissantes tout au long de son règne, a dû progressivement adapter ses réponses en fonction des situations, mais la visée est clairement politique, en ce sens qu'elle met en évidence les jeux de pouvoir à l'œuvre dans le royaume catalano-aragonais du XIII^e siècle, au contact de ce qui reste de l'empire almohade : en ce sens, ce récit de l'apprentissage de la régauté ressortit bien davantage au genre des *mémoires* qu'à celui de l'autobiographie au sens moderne du terme.

Des mémoires à visée idéologique

Mais les mémorialistes qui commencent à se multiplier aux XII^e et XIII^e siècles n'ont pas pour intention de témoigner exactement des événements historiques auxquels ils ont pu assister ou participer. À plus forte raison lorsqu'il ne s'agit plus de simples chevaliers croisés, mais d'un monarque (ce qui est absolument exceptionnel dans la littérature européenne médiévale), la visée idéologique devient évidente. Des chercheurs contemporains ont étudié le providentialisme mis en scène en particulier dans le Prologue, le chapitre de la naissance et bien d'autres passages du *Livre*¹ : il s'agit pour Jaume d'accréditer l'idée qu'il est un être élu de Dieu, protégé des attaques des méchants et dont les actes ont été ensuite, sa vie durant, inspirés ou favorisés par la Providence, de sorte qu'il peut conclure son Prologue sur l'exemplarité de sa vie : « J'ai laissé ce livre pour mémoire à ceux qui voudront entendre les faveurs que Notre-Seigneur m'a accordées, et pour inviter par l'exemple tous les autres hommes à mettre, comme je l'ai fait, leur foi dans ce Seigneur si puissant. »

Un tel parti pris ne va pas sans une forme de mythification, comme l'a montré Josep Maria Pujol dans son étude de ce qu'il appelle le *Bildungsroman* de Jaume. Le récit

1. Delpech 1993 – Renedo 2004 – Cingolani 2007b, pp. 31 sqq – Pujol/Renedo 2013, pp. 109-112.

des § 8-33 se subdivise en effet en quatre épisodes successifs de même structure narrative : un « méchant », ou un groupe de grands barons, trahi(ssen)t le jeune homme et porte(nt) préjudice à la paix, la justice, la fonction royale. L'inexpérience de Jaume le fait d'abord échouer, mais peu à peu il parvient à vaincre « *el drac [dragon] de la inexperiència i la hidra multicèfala dels mals consellers i les torbacions civils*¹ ». De sorte qu'à la fin de cette séquence initiatique, il a acquis, avec l'aide de Dieu, les moyens de se comporter en véritable roi et d'être enfin en mesure d'accomplir les « œuvres de la foi » mentionnées dans le Prologue².

Pour résumer ces *obres de la fe*, imposées au monarque médiéval par sa relation intime avec Dieu, on peut partir des sceaux de Jaume appendus au bas des actes officiels.



Fig. 3 : Sceau de majesté de Jaume I^{er} – 1248-1272³

1. Pujol 1991b, p. 380.

2. Pujol 1991a.

3. Dessin par M. Oudot de Dainville, in *Sceaux conservés aux archives de Montpellier*, Montpellier, Imprimerie Laffite-Lauriol, 1952, p. 35.

Sur les sceaux dits *de majesté*, le roi trône en position frontale, avec les insignes de son pouvoir politique, juridique et judiciaire : couronne, manteau doublé de vair, orbe et épée, trône et parfois repose-pieds l'isolant du commun des mortels. La mission que lui a confiée Dieu est de garantir l'harmonie du corps social, en maintenant la paix et la justice. C'est ce que confirme le *Livre des Faits* à peu près dès le début, par exemple au § 33, qui se conclut par la réconciliation de Jaume et des grands barons, à Alcalá del Obispo en 1227, et dans le chapitre suivant, qui constitue le deuxième volet du diptyque, en posant le problème de l'injustice faite à la comtesse Aurembiaix d'Urgell. Au § 34, les plaignants se tournent vers Jaume et lui rappellent ceci : « Sire, ceci est affaire de roi : ceux qui ne peuvent se faire rendre la justice que par lui, il doit la leur donner, car Dieu vous a mis en Sa place pour le faire. » Ce devoir de justice impose au monarque de manifester en permanence des qualités de sagesse, d'équité et de prudence. À l'autre extrémité du *Livre*, c'est encore la mission qu'accomplit le vieux roi confronté à un énième soulèvement de nobles et à une sombre affaire de fausse monnaie : mais l'énumération des châtements, pendaisons, noyades, prison à vie, indique la perte de patience d'un souverain que son expérience a fini par convaincre de la nécessité de se débarrasser des fauteurs de troubles sans plus les ménager (§ 458-471). C'est le sens du double testament spirituel de Jaume à son gendre Alfonso X de Castille (§ 498) et à son fils Pere (§ 564) sur son lit de mort : dans les deux cas, il ne faudra pas hésiter, si besoin est, à détruire les chevaliers rebelles avec l'aide de l'Église et des villes, et à expulser les Maures dont la trahison continue a lassé sa patience.



Fig. 4 : Sceau équestre de Jaume I^{er} – 1248-1272¹

Mais pour cela, il faut chaque fois reprendre les armes, repartir à l'assaut d'une forteresse, lancer une nouvelle expédition punitive ou conquérante. Cet usage de la violence impose au roi d'être aussi un chevalier exemplaire, un cavalier courageux chargeant à la lance sur son cheval caparaçonné, comme en témoignent les sceaux équestres. Il s'en justifie par la nécessité de défendre l'ordre voulu par Dieu quand il est perturbé par les révoltes nobiliaires ou sarrasines, et d'en étendre la domination au détriment des païens : c'est en gagnant successivement le « royaume dans la mer » de Majorque, puis les royaumes de Valence et Murcie que Jaume accomplit l'œuvre de Dieu, comme un *miles Christi*, un champion du Christ, ce qu'il ne manque pas de rappeler au confesseur qui hésite à lui donner l'absolution, eu égard à sa conduite adultère et à la ferme condamnation du pape à ce propos : « [Dieu] connaissait déjà mon intention de conquérir Murcie et tout son royaume : ce service que je rendais de conquérir ce royaume pour le rendre aux chrétiens

1. *Op. cit.* p. 36

me serait compté, et le jour de la bataille Dieu ne me tiendrait pas rigueur de ce péché » (§ 426).

De nombreuses ellipses

Cette perspective autojustificatrice permet dès lors de comprendre selon quels critères Jaume choisit les événements qu'il raconte, sans hésiter à occulter les autres. À la différence d'un chroniqueur qui pourrait se sentir tenu à plus d'objectivité et d'exhaustivité, Jaume indique fréquemment qu'il ne va pas développer davantage, « pour ne pas allonger le récit » prétend-il, mais surtout pour ne mettre en valeur que les actions qu'il considère dignes de mémoire. C'est ce qu'il rappelle au § 270 : « Comme ce livre est ainsi fait que les détails sans importance n'y ont pas leur place, il y en a beaucoup que je ne vous raconte pas, mais qui pourtant se sont produits. Je veux simplement vous dire les plus importants, pour que le livre ne s'allonge pas trop. En revanche, ce qui fut grand et bon, je veux le traiter et vous en parler. »

Ainsi, sa position centrale, confortée par la focalisation interne, lui permet-elle une restriction de champ qui repousse dans les marges du récit les personnages auxquels il ne tient pas à accorder plus de place qu'ils n'en méritent selon lui, comme son père le roi Pere (§ 6), coureur de jupons notoire et vaincu de Muret, ou bien ceux qui ont participé, mais en son absence, à des actions importantes ; c'est le cas, dans le récit impressionniste et très incomplet de la seconde bataille de Portopí à Majorque, pour les deux Montcada, Ramon et Guillem, dont la mort n'est qu'évoquée de loin par le motif mystérieux d'une tête coupée (§ 64) puis par l'annonce laconique qu'en fait l'évêque de Barcelone à la fin du combat (§ 66). De manière plus surprenante, c'est aussi le cas de Ramon de Penyafort (v. 1180-1275), un dominicain pourtant omniprésent à ses côtés depuis ses jeunes années et jusqu'à la fin de sa vie, que Jaume ne mentionne jamais,

de même qu'il minimise dans l'évocation de son règne sa dimension législative pourtant considérable, autant que sa politique religieuse et culturelle.

Moins étonnant, puisque c'est souvent le cas dans la littérature mémorielle, on ne trouve qu'en pointillé des informations sur la vie privée de Jaume, en particulier sa collection d'épouses et de maîtresses ; rien non plus, et c'est humain, sur ses échecs militaires ou diplomatiques, par exemple le siège calamiteux de Peníscola en 1225, ni surtout sur ses démêlés avec le roi de France Louis IX, le grand rival victorieux dans la lutte pour la prééminence au nord des Pyrénées, et qui, en obtenant gain de cause en 1258 avec le traité de Corbeil, confirme l'échec d'une politique à laquelle Muret avait déjà donné un sérieux coup d'arrêt ; et rien, à plus forte raison dans une œuvre qui tente de le présenter comme un champion de Dieu, sur les frictions de Jaume avec la papauté, et surtout son excommunication en 1246 pour avoir fait couper la langue de son confesseur trop bavard, le dominicain Berenguer de Castellbisbal...

Pas de registre épique

Il s'agit donc pour Jaume d'ériger une statue qui prenne surtout la lumière des moments de gloire, sans mentionner les zones d'ombre pourtant nombreuses. Dans ces conditions, on pourrait s'attendre à ce que la narration adopte un registre épique, propre à valoriser de manière hyperbolique les actions héroïques accomplies par le roi et les troupes qui combattent avec lui au nom du Christ. Dans les années 20, un historien catalan de la littérature, Manuel de Montoliu (1877-1961)¹, avait cru discerner dans la prose royale des vestiges de chansons de geste, grâce à de possibles assonances dans certains épisodes de la conquête de Majorque. La théorie dite des « pro-

1. Montoliu 1922.

sifications » (intégration en prose de fragments de vers épiques) fut reprise avec enthousiasme par l'historien Ferran Soldevila (1894-1971)¹ puis par d'autres chercheurs encore, comme Martí de Riquer (1914-2013)², dans un contexte nationaliste où il était bien venu de donner à la littérature catalane médiévale des lettres de noblesse qui puissent la faire rivaliser avec ses voisines castillane et française. Le défaut de méthode de cette approche analogique, fondée sur un présupposé idéologique, fut démolí en 1991, la même année, par les chercheurs catalan et italien, Josep Maria Pujol³ et Stefano Asperti⁴.

Contentons-nous de donner un seul exemple, emprunté au professeur Asperti, de l'erreur de perspective commise par Manuel de Montoliu et Martí de Riquer, découvrant avec enthousiasme des vestiges d'assonances et reconstituant des vers au petit bonheur dans le récit de la rencontre, au § 60, entre un chevalier sarrasin, seul et à pied, mais suffisamment armé et peu désireux de se rendre, et les Catalans fraîchement débarqués à Majorque. Le jeune roi, soucieux d'économiser les chevaux, suggère aux trois chevaliers qui l'accompagnent de cerner l'adversaire, de l'attraper aux épaules et de le jeter à terre pour le mettre hors d'état de nuire, conduite certes peu chevaleresque mais pragmatique quand on manque d'hommes et de chevaux. Sur ce, survient don Pero Lobera, un chevalier « à l'ancienne » qui, se comportant comme un personnage épique, charge le Sarrasin et y perd son cheval, ce que précisément le roi avait voulu éviter.

Nous traduisons le commentaire de Stefano Asperti, qui nous servira de conclusion provisoire à cette mise au point sur la singularité générique du *Livre des Faits* : « De tels passages transmettent une image élogieuse

1. Asperti 1993.

2. Riquer 1964, pp. 373-394

3. Pujol 1991b, pp. 66-90.

4. Asperti 1993.

du roi Jaume, vaillant guerrier, chef sage et expert, qui donne toujours les conseils les plus opportuns et devine même parfois l'avenir, prévoyant obstacles et dangers, même s'il n'est pas toujours écouté par les siens, malheureusement, comme le démontrent bien vite les faits. Nous ne trouvons donc ici aucune forme de célébration épique ou héroïque – au contraire le comportement de Pero Lobera, qui ressemble à celui d'un chevalier épique, est implicitement condamné. Ce qui émerge fortement, c'est la présence structurante de la première personne, qui produit une narration de perspective interne, subjective, incompatible avec celle externe, distanciée, de forme objective, qui est le propre aussi bien de l'épopée que de la chronique. C'est précisément la singularité d'un *point de vue* très particulier, individuel, et propre ou même intérieur à l'action décrite et donc à la narration, qui éclaire le sens général de l'épisode et du texte¹. »

3. Une singularité problématique, mais essentielle

Une telle singularité générique, mais aussi – et même surtout – stylistique (linguistique et narrative), n'a pas manqué de susciter de nombreuses interrogations, depuis deux siècles, à propos d'un texte aussi étranger à ce que l'on avait l'habitude de lire et d'étudier dans les milieux lettrés. Nous passerons donc à présent rapidement en revue les questions qui se sont posées depuis que ce texte est connu et diffusé, et qui ont parfois suscité de vifs débats, dont certains sont désormais obsolètes, mais d'autres à ce jour pas encore totalement tranchés.

1. Asperti *op. cit.* p. 131.

*Le Livre des Faits a-t-il été composé
par le roi Jaume ?*

Au début du XIX^e siècle, lorsque le *Livre* est devenu véritablement un objet d'étude historiographique et littéraire, il s'est trouvé des érudits pour en contester l'authenticité et tenter de démontrer sinon son caractère totalement apocryphe, du moins l'intervention, plus ou moins systématique, de lettrés présents aux côtés du roi.

Le premier, don José Villarroya (1732-1804), s'appuyant sur des erreurs de détail, des oublis étonnants, et sur la présence de petites scènes apparemment gratuites, les *menuderies* sur lesquelles nous allons revenir, affirma « *que el rey don Jayme I^{er} de Aragon no fue el verdadero autor de la Cronica o commentarios que corren à su nombre*¹ », thèse qui, selon Josep Maria Pujol, offre « *una impúdica exhibició d'incoherència*² ». Après une série d'attaques de l'érudition allemande³ contre la paternité royale, le Montpelliérain Charles de Tournelou (1836-1913) faisait entendre en 1863 la voix du bon sens : « À ces deux inexactitudes près, qui s'expliquent d'ailleurs assez aisément, rien n'est plus frappant que la parfaite coïncidence de la *Chronique* et des documents contemporains, non seulement dans les faits, mais aussi dans les idées, dans les sentiments, dans les principes, tels que nous les font connaître les lettres, les lois et les divers testaments de Jacme. Si l'on compare les erreurs, les contradictions, les inexactitudes de Muntaner et de d'Esclot avec la précision du *Commentari*, on conviendra qu'il est peu de chroniques qui offrent au même degré que celle-ci les caractères de l'authenticité la moins contes-

1. Villarroya 1800.

2. Pujol 1991b, p. 24.

3. Voir l'appendice de Tournelou (note suivante) et Pujol 1991b, qui passe en revue toutes les spéculations de l'érudition antérieure à son propre travail, pp. 34 sqq.

table. En résumé, il faut admettre ou que l'auteur a su, avec un art extraordinaire et après de minutieuses investigations, reconstituer dans les moindres détails la vie de son héros, en donnant habilement la première place aux petits faits qui frappent les témoins oculaires et sont oubliés aussitôt ; ou bien que, contemporain du Conquistador, il ne l'a pas abandonné un instant pendant plus d'un demi-siècle, rédigeant son œuvre à côté et à l'insu du roi ; ou qu'enfin, ce qui est plus simple, cet auteur n'est autre que le roi lui-même¹. »

La cause de l'authenticité globale étant à peu près entendue, non sans rechutes, les érudits, continuant à trouver impossible qu'un roi *illiteratus*, dont l'éducation par les Templiers à Montsó n'avait pu être poussée bien loin, pût être l'auteur d'une œuvre d'une telle ampleur, ils se mirent à chercher quel clerc ou quel notaire pouvait avoir appartenu à l'entourage du roi et l'avoir accompagné suffisamment longtemps pour prendre en charge la matérialité de la rédaction du *Livre des Faits*. Deux candidats parurent sérieux : le juriste Bernat Vidal², puis surtout Jaume Sarroca³, peut-être un fils bâtard de Jaume, évêque de Huesca, et mentionné avec beaucoup d'insistance dans la dernière partie du *Livre*. Ces deux propositions, et d'autres encore, ont été pulvérisées par Josep Maria Pujol, qui a mis en lumière la faiblesse du principe d'un « portrait-robot » impressionniste utilisé pour tenter de trouver une personnalité qui s'accorde à de bien faibles indices textuels.

De telles spéculations hasardeuses ne résistent pas en effet à ce qui, depuis les travaux pionniers d'Asperti et Pujol, saute à présent aux yeux : le caractère oral de la

1. Tourtoulon 1863, appendice D, pp. 541-542.

2. Thèse de Nicolau d'Olwer 1926.

3. Thèse de Montoliu 1917 et plus récemment Riera 1979/1982.